

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 21

Artikel: Traditions populaires genevoises
Autor: Mercier, H enri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210422>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renoy.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 23 mai 1914 : Traditions populaires genevoises. — Pétublie et son marti (Mare à Louis). — A coups de rimes. — Aux grands maux, les grands remèdes. — Nespasien, voussavistes et cœvristes (Mérine). — Le coin de la ménagère. — « Tell » à Mézières.

TRADITIONS POPULAIRES GENEVOISES

Sous ce titre, M. le professeur Henri Mercier, à Genève, publie dans la belle collection de *Genève suisse* — *Nos centenaires*, un article des plus intéressants sur ce que furent et ce que sont devenues les croyances, les mœurs populaires, la littérature orale du canton de Genève et de son chef-lieu. Nous lui empruntons ce qui suit :

Aux brandons.

Dans le bon vieux temps, les jeunes, munis de torches de paille, de chenevottes, de « failles », couraient par les prés et les vergers. Il fallait détruire la vermine, les nids de chenilles. On répétait aux fruitiers : « Plus de fruits que de feuilles ! » On prononçait des formulettes comminatoires, des petits vers magiques qui rappellent les fragments de Varron ou du vieux Caton. S'ils ne disent plus :

Les garçons.

A chaque branchette,
Tout plein ma pochette.

Les filles.

A chaque bourgeon,
Tout plein mon cotillon,

en revanche, il arrive qu'ils aillent *alouiller*, réclamer leurs *alouilles*. Devant la porte des nouveaux mariés, ils crient :

Faillies, faillies, faillaissions !

La fenna à Dian va fara on grou garçon.

C'est alors d'usage que les époux ainsi alouillés lancent par poignées des caramels, des bonbons, des papillotes que les manifestants se disputent à tire-poils. Si la distribution se fait attendre, gare au charivari, de bidons, d'ustensiles et d'arrosoirs ! Et si les intéressés pensent se soustraire à la tradition, on les menace d'avoir un enfant chétif, malvenu, « garçon d'hiver ». Ainsi les brandons demandent la fertilité de la terre et la fécondité de la femme.

Les tout petits.

Dès que l'enfant est né, la Tradition lui apporte en don des mots, des vers et des rimettes pour l'endormir, pour l'apaiser, pour l'amuser, pour le gronder, pour l'instruire. Heureux qui a eu cette bonne fée pour marraine ! Enfançonnet, il a été bercé par elle : Doôdo, fanfan dô... Fais noôno, Colin, mon p'tit frère !... D'elle il a appris à faire avec ses doigts les « marionnettes », à faire la « main morte », à monter sur l'échelette des poings empilés. Par elle, il connaît le nez croquant, le menton fleuri, les petits anges qui jouent de la balance et saint Christophe qui met tout dans son grand coffre !...

Heureux qui a été un petit bout d'affaire ! Il a cru à Chalande et à l'homme au sable. Sa mère lui a fait *gniâce*, l'a appelé *ma guinôle*.

Sa tante lui a dit : « Si tu es sage, tu auras une image à Pâques ». A califourchon sur la jambe de son grand-père, il est allé au pas, au pas, au trot, au trot, au galop, galop, galop !... Pour le faire tressaillir, son père l'a pincé, au genou ou au coude, « là où les Allemands n'ont pas d'os ». En cas de hoquet, la bonne savoyarde, lui a fait dire sept fois sans déshaleiner :

J'ai le loquet,
Dieu me l'a fait,
Dieu me l'ôtera,
Quand il voudra.

En cas d'éternuement :

Dieu te bénisse !

Et te fasse le nez gros comme la cuisse !

Plus tard, quand on revient avec une fillette de l'école enfantine, on peut dire une promeneuse :

Mon compère, ma commère,
Nourrisson,
Tire galisson !

On sait faire : *Rondin, picotin... Piii !...* ; on sait jouer aux *toupines*, à *Avez-vous des poules, madame ?* On chante : *J'ai un beau châteaueu, ou Marie, trempe ton pain... ou J'ai perdu ma fille, les boutons d'or, les plats d'argent*. Si l'on se permet des questions oisives ou intempestives, le grand frère vous dit : « Quoi ? coi, coi, les corbeaux sont au bois. » Il vous dit : « Va voir là-bas si j'y suis ! » Il vous envoie sur la Pierre à Niton, à Piogre pour ferrer les mouches ou les chats.

Si, petit écolier, on « le dit » à la maîtresse, on est un « rapportapet » ; si on a les yeux verts, on ira en enfer ; si on laisse passer son pantet, on est une maïole ; si on arrive dégarni de ses belles boucles, on est tondu, boudu, bescu. La huée enfantine raille la garçonnère qui a vendu ses cotillons pour acheter des pantalons. Elle poursuit Jean patagan, la canne à la man, l'épée au côté, la bouse sur le nez. Et si l'orgueilleux se fâche, peine perdue ! « Bisque, rage, mange du fromage ! »

La kyrielle des jeux.

Voici, en kyrielle, à la façon de Rabelais, ce à quoi on a joué et l'on joue chez nous :

A ariote, au baculo, à balle, à barres, au battoir, aux bibus, au bidon d'huile, au billard, aux bonnets, au buffe, à camelaury, au carré, à la carougeoise, à cavalier malmonté, au ciel, à la clef, à coco-boulette, au couteau, au creux, aux coïus, à la cougne, au drapeau, à la droite, à l'escargot, à fuchs, au gendarme et au voleur, aux gobilles, à l'hôpital, à ilaf, ilaf baissant, ilaf cachant, ilaf courant, ilaf perchant, ilaf monsecours, ilaf touche-bois, ilaf touche-fer, ilaf trottoir, à Jean-Jean boiteux, à Jean-Jean cagneux, à Jean-Jean-je-suis-sur-tes-terres, à la ligne, aux mâpis, aux marbrons, à la mère garuche, aux voix, à passegent, à la patte, à pied-potent, au plombé, à la poire, au poisson, à qui-que, à ranguille-tête-à-moineau, au reçu, à la république, à la semelle, au serpent, à la tabagie, à la tiens-toi-bien, à la tiraille, à toque-à-tout, à la vougne, à la zut-à-poil.

Le bon vieux cerf-volant à la queue papillonnée comme la tête des gamines avant les Promotions, le cerf-volant est mort. Il s'est pris dans le réseau serré des fils téléphoniques. Mais les fillettes font toujours des rondes. Elles sautent à la corde en disant : « Combien aurai-je de voitures à ma noce ? 1, 2, 3... De bébés ? 1, 2, 3... De cheveux sur ma tête ? 1, 2, 3.

Elles chantent l'alphabet en appuyant sur les voyelles avec un double tour de corde.

Les garçons jouent aux mâpis ou mieux aux coïus. En l'an de grâce 1913, les jeux les plus goûtés semblent être le carré, la patte et surtout la tiraille. Qui entreprendrait le lexique du jeu de mâpis prouverait une fois de plus la richesse de la langue populaire. Renonçons à expliquer aux profanes : *Chô, ligne de plombette, bizule, petite gène, grande gène, au jus !*

Surnoms.

Les Genevois placent des récits et des gens ridicules à Moillesulaz, à Boège, à Viuz-les-Tommes. Les Anglais de Thonon sont bien connus. Les *Tiocands* viennent du pays de Gex. Les Suisses allemands !... autant de *Schnocks*, de *Stofffers*. Hans Schlappi est balourd ; il a étudié à Bümplitz. Pourtant il nous arrive parfois d'être de Berne. — Neuchâtelois : fourbes, faux, fins et courtois. Quant aux chers voisins vaudois... Disons seulement que dans nos classes primaires, leurs enfants s'appellent les *Trois-Quarts*, à cause du pantalon ni court ni long qu'ils portent (?). Toutes ces qualifications demandent leur revanche. Notre citadin, en Savoie, n'est plus qu'un *picameuron*. — Genevois, quand je te vois, rien je ne vois. — Nous étions trois bons Genevois à nous promener. Nous avons rencontré un petit Francillon. Si on avait été quatre, on le crevait (Facétie du Bugy). D'une rive à l'autre, mêmes aménités :

A Gentou
Roupioupiou.
A Varchoé
Nid de corbé.
Ceteu de la Copitta.
Fouman la pipa.

Le blason populaire des cordonniers est d'une richesse exceptionnelle ; pour ne pas charger, nous nous contenterons de *choufticre* et de *tire-lignu*. C'est un *pique-prunes* que le tailleur ; un *poule* que le gendarme ; un *pioustre*, un *macaroni* que le terrassier ou le maçon italien ; un *vieux* que le régent. *Gnioble* s'est dit pour le ramoneur, *mâchuré* pour le serrurier ; *zinzin* pour le ferblantier ; *péclotier* pour l'horloger. Mais nous contestons que le *cabinotier*, gloire et honneur de Saint-Gervais, soit un terme dérisoire, ainsi que le veut Humbert. Il est vrai qu'à Genève on est toujours *bof* ou même *grand bof*, *grand petit bof* pour quelqu'un.

Les cris de la rue.

Crieurs de journaux mis à part, les trompes d'automobiles ont couvert les cris agrestes et pittoresques de la rue. Dans les quartiers du haut, on perçoit parfois un « Chiffonni !... » un

« O vitri... i... » Et l'homme repart avec sa charge de verre sur le dos et sa grande règle plate à la main. Le petit ramoneur n'émerge plus du canal de la cheminée :

O raclo cheminô
Du haut en bô !

Il s'est tu, le rétameur qui criait :
Rien à rétamé par là-haut ?

Sur quoi les polissons :
Magnin flou
Qui met la pièce à côté du trou !

Elle s'est tue, la poissonnière :
Labibbôbell fêrâ !

avec la réplique

La pié bell' é crêvâ !

Les petits campagnards.

Rousseau serait content des enfants de la campagne. Ils ont une cuisine traditionnelle servie par le bon Dieu. Ils mangent le pain de coucou, ils hument d'un seul coup les œufs dénichés, ils enfilent des fraises mûres à des herbes mises en croix ; ils estiment tous les fruits, verts ou non ; ils sucent la gomme qui coule le long des pruniers, des cerisiers ; ils apprécient les *blosses* et les gratte-culs, pourvu que la gelée ait passé dessus. Les petites filles font des poupées avec les coquelicots ; elles pratiquent l'ordalie de la marguerite : « Un peu, beaucoup... » Les garçons se font des frondes, des sifflets aussi avec des branches de saule. C'est difficile de faire « saver » le bois, de là des incantations :

Sôva ! Sôva ! Vein !
Y a tié mai d'édie que de vin ;
On gran de sô
Fô savô ;
On gran de ri
Fô sorti,
Ti ! ti ! ti !.

Une bonne maison. — Un ouvrier vient faire des réparations dans un appartement. La maîtresse de la maison, qui a de la méfiance, sonne sa femme de chambre et lui dit tout haut :

— Françoise, emportez d'ici mon coffre à bijoux et serrez-le dans la chambre à côté.

L'ouvrier retire aussitôt son gilet, sa montre et sa chaîne et les remettant à son apprenti :

— Pierre, lui dit-il, va porter ça chez le patron, il paraît que la maison n'est pas sûre !

PÈTUBLIE ET SON MARTI

L'âi a dâi dzein que sant adî à ronâ, et que sant jamê conteint. Quand trâvant on beliet de banca de cinquanta francs, l'ant dëlâo que sâi pas ion de ceint. Se l'ant on lot pè 'na tombolâ, regrettant que sâi pas lo gros — et pu adî dinse, que l'è dan dâi dzein que l'ant ètâ fê su la pllianêta dau caïon.

Pè bounheu que sant pas solet et qu'èin a assebin que sè conteint de tot, mimameint dau pout teimps, de la grâla, dau tounerro, dau dza-lin et de tot lo diabblio et son train.

Pètublie li ètâi adî conteint. L'è veré que n'arâi pas z'u lo drâ d'ître trau defecilo por cein que l'avâi lè coute verâ ein grantiau. Por tsèropâ, l'ètâi on mîmero ion. L'ètâi quemet lè barometre : pouâve pas sè cllinnâ. Et, po vivre, mandêve de carrâie ein carrâie.

On coup l'ètâi z'u pè Lozena, iô tegnâi ti lè z'ottô po dere dinse :

— Ma pouâra dama, i é onna deint... on gros marti... que mè fâ onna mau de tsin. Se vo pouâvî mè baillî cinquanta centimes po que pouêssô allâ vè lo dentistre po la trêre, vo sarâi pardieu bien dzeintiâ.

Et dinse dein ti lè z'ottô. Mâ n'avâi pas mé de mau âi deint qu'onna dzenelhie. L'ètâi rein que onna ruza po attrapâ quauque batse sein tra-

vaillî. Mandêyve dinse du la granta matenâ, adî po fêre à trêre son marti et l'avâi dza bin quauque petit franet. Vè onj'hâore, sè décide de fiêre oncora à onna porta dèvant d'allâ dinâ, — l'avâi de quie — iô refâ la mîma ritoula.

Seulemeint ne rêsusse-te pas de tappâ justameint vè on dentistre que lo cougnessâi on boccon.

— Ah ! lè Pètublie, que sè dit. Et fâ ètâ d'avâi mau âi deint ! Atteinds-tèvâi.

Et, à la plliêce de lâi baillî de l'erdzeint, lo fâ eintrâ âo pâilo, lo fâ setâ su la chôla, lâi âovre de fôce lo mor, preind sè z'ètenaille, et lâi trê lo pe biau marti que l'avâi, tandu que lo pouôro Pètublie, que n'ouzâve pas dere que n'avâi rein de mau et que l'ètâi 'na dzanlhie, fasâi dâi bouêlâie quemet 'na fenna que bouêbe. Mâ, l'a faliu bô et bin lâi passâ et vo pouâide crêre se l'a ètâ motset.

L'a ètâ bin coïena, câ l'affêre l'a binstout z'u passâ pè la leingâ dâi dzein, et lo pouôro Pètublie, po pas fêre vère que cein lo mourgâve, ie desâi :

— Fâ rein, su bin conteint. Et pu, crâïo bin que clli marti m'avâi dza fê mau quauque coups.

MARC A LOUIS.

Hélas ! — Le docteur. — Je regrette de devoir vous dire qu'il faut vous attendre à tout.

Le neveu. — Hélas ! non, docteur, pas à tout : je ne suis pas le seul héritier...

A COUPS DE RIMES

CERTAIN jour, ainsi que l'atteste un numéro du *Journal*, de Paris, que le hasard nous met entre les mains, un journaliste parisien et un journaliste lausannois se prirent de « plume », à propos de nos vins suisses. Ce n'est pas d'hier ; cela date de treize ans.

Or donc, le journaliste parisien, bien connu, qui a nom Raoul Ponchon — un homme d'esprit, du reste — à court de copie, sans doute, ou de sujets, se souvint subit d'un voyage ou d'un séjour qu'il avait fait en Suisse. Là, en touriste intelligent et avisé, il voulut goûter aux mets et aux vins du cru. Il ne nous dit pas l'impression qu'il remporta des premiers. En revanche, le souvenir que lui laissèrent les seconds nous permet de supposer qu'il en usa avec eux ainsi qu'en usent ordinairement ses compatriotes, quand ils viennent chez nous : « Ces petits vins, ça se boit comme de l'eau ; c'est pas méchant ! »

Ça se boit comme de l'eau, c'est pas méchant, soit ! Seulement, gare, les suites ! Dure-expiation.

En pareil cas, l'ingratitude, certes, est bien pardonnable.

Harô ! sur ce « petit vin », limpide comme de l'eau, pas méchant pour un sou, mais qui, à l'exemple des crus de Bourgogne ou de Bordeaux — quelle audace ! — n'admet pas qu'avec lui l'on plaisante et qui vous « tombe » son homme, à l'égal des grands vins précités.

En l'occurrence, bien qu'il ait le dessous, les torts ne sont jamais du côté de l'homme. Le coupable, c'est le vin, toujours le vin, rien que le vin !

Aussi, notre pauvre « petit vin » en prit pour son rhume. Lisez plutôt :

Je ne sais si vous avez bu
Jamais du vin de l'Helvétie ?
Ou seulement même entrevu ?
Quant à moi, je vous remercie.

Il est lunaire, sépulcral,
Et de dégustation brève
Aussi vague que l'amiral
Croissant sur le lac de Genève.
Est-ce du vin ? Il fait semblant...
Il est pauvre et frigide ; il semble
Qu'il est né natif du Mont-Blanc,
Sinon de la Nouvelle-Zemble.

Un journaliste lausannois, M. Marc-Ernest Tissot, piqué au vif, répliqua tout chaud par le vers que voici :

Le vin suisse.

Monsieur Ponchon, dans son *Journal*,
Dénigre les vins helvétiques.
Il faut croire que l'animal
N'en a jamais bu d'authentiques.

Il plaisante le Dézaley
Et se gausse de nos Yvornes.
Vit-on jamais pareil toupet
Dépasser à ce point les bornes ?

Qu'il vienne donc dans nos caveaux
Tâter un peu de nos bouteilles,
Il verra bien si ses Bordeaux
Valent le nectar de nos treilles.

Il jugera si les Cully
Méritent ses calembredaines,
Il nous dira si les Pully
Ont des airs de croquemitaïnes.

Et je l'attends aux clairs Vinzel
Aux Fêchy, aux doux Villeneuve,
Aux Montreux d'or, aux Neuchâtel,
Aux chauds Valais des bords du fleuve.

Peut-être alors conviendra-t-il,
S'il n'est déjà sous quelque table,
Que notre vin si peu subtil
Est tout de même assez potable.

C'est ce vin-là, méchant vantard,
— On en garde ici souvenance —
Qui jadis sauva vos lignards
Par l'Allemand chassé de France.

Naturellement, Raoul Ponchon ne se tint pas pour battu. Il riposta. Voici :

Réponse à Tissot.

Ne fais donc pas tant de musique.
Voui, mon vieux Tissot, j'en ai bu
Du vin suisse et de l'authentique.
Voire, j'en suis encor fourbu.

Je l'ai dit et je le répète :
Qu'il soit de Vaud ou du Valais.
Le vin de Suisse est un peu bête
Et désoblige le palais.

Que dis-je ? il rend bête. Et la preuve
Est pour moi faite à tout jamais
De sa non-vertu. Je la trouve
Dedans cette ire où tu te mets :

Je ne me mets pas en colère.
Moi, je te le dis sans accès
De fureur : ton vin ne peut plaire
A mon estomac de Français.

Tes « Neuchâtel » et tes « Yvornes »
Sont aussi plats que tes valets,
Et tes « Villeneuve » sont mornes
Comme les crétins du Valais.

Au « Montreux » que chante ta lyre
Je préfère l'eau de Vichy.
Je n'ai pas besoin de te dire
Quoi me font faire tes « Fêchy »...

C'est du jus de qu' de cerises,
Tes « Pully » comme tes « Cully » ;
Autant vaut qu'on se gargarise
Avec l'air de « Funiculi ».

Ton « Vinzel » n'a rien de champêtre ;
Quant à ton fougueux « Dézaley »,
Il est bon au plus pour y mettre
Une morue à dessaler...

Si c'est cela que l'on appelle
Du vin ! c'est qu'alors je confonds
Le vin — ô ma pauvre cervelle ! —
Avec une poule qui pond.

Où tu vas un peu loin, sans doute,
Mon vieux Tissot, c'est quand tu dis
Qu'à l'heure de notre déroute,
En dix-huit cent-soixante-dix,

Votre vin « sauva » du naufrage
Nos malheureux soldats transis.
Outre que tu tiens un langage
Fort peu généreux, Dieu merci !

C'est absolument le contraire.
Car, si je suis bien renseigné,
Il réduisit ceux que la guerre
Avait jusqu'alors épargnés.